

Kursaal

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202071>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

damachin (vai paötire-su?) lè misaires que lai an fé. Dai zalad, pad pas adtramin, lai avan invouyè pè la pousta onna palette po recordà lo bé a-ba et onna patta d'éze, iau l'avan marqua déchu : *Po lè panà lo mor!* Etaï-te pas mau fé, ditès on pou, dè cein fère à Vinçan, on n'homme qu'est meilhaò què lo pan? S'a l'écoüla n'étaï pas lo premi, n'est pas balhi à tsacon; et pi, d'ailleu, cein ne lai gravè pas ora dè menà crânamint son commairce et dè ramassà mè d'ardzeint què ti-elliad qu'étant dévant li. Pu, se dai iadzo, n'est pas adi, que, prouprou qu'on'ègnon, quemin volhai-vo, vo dèmando, qu'on'homme qu'est accoulli d'ovradzo et dzor et né permi lè bitès et lo grand bou aussè lezi d'allà s'aliqua dévant lo meryà?

Po in rêveni à Héli à Djan à la Zabé dan, que l'ant met à sa pliace, por li, ma fai, l'a dè la tchance, à s'n'adzo! ltrè dzo conseiller, avai po père Djan à la Zabé, qu'a praò bin ad sèlad et onna masse dè papaï à l'ombro. N'a ni frère ni chère. L'est bi valet, réluquà dè totès lè felhiès et, ad militéro, dragon à tsévan din la cavaléri, so dit la Zabé. Quiet volhai-vo dè pllie?

Assebin, quand passè perquie avoué sa monture, tot lo mondo chaotè frou po lo vaire. Sè redressè, fà allà sa bite ad pas, rizottè contrè lè felhiès retsès, fà on petit signe avoué sa verdez ai dzeins que cognai et ne tirè sa carletta qu'ai précauts et à la dama ad menestre... Dian que ne cratchè pas din lo verro et que l'est on tot suti po couenà lè damuzallès.

Dù que va pè Lozena l'a tsampà via sè chòquies et sa roulière, po on conseiller, cein n'a pas lo fi. Sein comptà qu'on lo demandè sovint pè lo cabaret; s'agit d'ître présintabliò.

L'adon va à la tsasse, et sa mère, quand révin lo né lot vouinnà, lai freccassè, dè coutema, onna dozanna d'ad que ruppè, avoué daò pan bianc, ad pailo derraï, feindu que son tsin agaffè on seillon dè sepa d'einveron lo trablià, dai z'écoualès. Se, per hazà, révin avoué onna laivra, l'a fà greli à la Craï-Bliantse et l'invitè lè z'amis.

Dévant li, à Velars, n'an jamé min zu dè conseiller. Assebin l'arai falhu vaire quand l'a étà nommà! S'iran jamé vu dè la parlia. Sè san appondu la maïti daò veladzo à la grocha cliotse, que, ma fai, lo battan l'est vegnai avau. In vegni avau, l'a brezi on tsai dè tiolès et risquà dè tià lo bouébo ad tessot. Lè valets l'ant bourlè on pucheint chatset dè pudra et n'an botsi dè teri que quand l'in a zu ion qu'aussè lo naz souplià. Héli laò z'a tant payi à baire que sè taupàvan ti pè lo Lodzi dè Coumon. Falhai oüre lè fennès siclià et lè vaivè teri lè bliantsèts à laò z'homme et cratchi su clliad qu'étan étaï que bas!... L'ai avai dè quiet rirè!

Ora, qu'in ditès-vo? Se lè z'autro cerellio l'invouyè pè la capitalla dai conseillers dè la treimpa ai nouvro, sin-no pas bons, et lo canton n'aret-te pas on Grand-Conset d'attaquè?!

OCTAVE CHAMBAZ.

Nos sociétés. — Aujourd'hui, au Théâtre, soirée de l'*Harmonie lausannoise*, avec le concours de M. et de Mme Troyon-Blaesi. La deuxième partie du programme est entièrement consacrée à la Grande fantaisie du *Festival vaudois*, arrangée par M. Merten, d'après la partition originale. Dimanche, à la Maison du Peuple, soirée par la *Société postale*, avec le concours de la Fanfare des postiers. Au programme, deux comédies, dont l'une de notre collaborateur Pierre d'Antan, *Le mariage de Jean-Pierre*, qui a grand succès partout où elle est représentée.

Enseigne. — « Véritable lait d'ânesse, tel qu'il sort du pis de la vache. »

Une curieuse histoire.

Le Bacha de Bude

par

Victor de Gingins de Moiry (1765).

FIN

Pendant tout ce discours le Bacha avoit gardé un morne silence, et après qu'Olivier eut fini, jettant sur lui un regard sévère, il lui dit :

« En remplissant ta commission tu m'as laissé entrevoir de récompenses au cas que je voulusse capituler : si j'avois pu croire que tu me crusses capable d'une aussi basse lâcheté, j'aurais déjà lavé cette injure dans ton sang, mais non, je crois te connaître, tu fais ton devoir, je ferai le mien ; ton exemple est un motif de plus pour moi. »

Comme le métier de la guerre n'avoit jamais altéré la bonté de son cœur, ni émoussé en lui les droits de l'humanité, il embrassa son ami et le remercia de ce qu'il y avoit de personnel en ce qu'il venoit de lui dire, et ajouta avec cette tranquillité d'âme et la fermeté d'un homme qui a pris son parti, que dans ce moment là il ne connoissoit qu'un seul intérêt, qui étoit celui de son devoir et de sa gloire ; qu'il n'y avoit qu'un ordre du Grand Seigneur qui pût l'obliger à rendre Bude, et que comme il n'y avoit aucune apparence que cet ordre vint, il la sauroit ou y périroit, que c'étoit son dernier mot, sa dernière résolution. Ensuite, prenant un air plus ouvert, il ajouta : Ami, j'ai à mon tour une proposition à te faire, elle part de la plus tendre amitié ; retourne au camp avec ma réponse, fais demain ton devoir, mais ménage ta vie, elle m'est chère ; et si, comme je l'espère, je sauve la mienne avec cette place, reviens vivre avec moi, tu auras tout en abondance, je commence à sentir trop que tu manques à mon bonheur.

Olivier, pénétré de cette marque d'estime et d'attachement, lui répondit : qu'en suivant les mouvements de son cœur il préféreroit, sans balancer, ce parti à tout autre s'il pouvoit le prendre sans quitter sa religion, à laquelle il étoit inviolablement attaché, la croyant la seule sainte, la seule bonne, après l'avoir comparée et examinée, et que, sans vouloir disputer sur l'opinion d'autrui, rien dans le monde ne pourroit l'engager à changer.

Je ne veux non plus que toi, lui répondit le Bacha, disputer sur l'opinion d'autrui, mais sois sûr que l'Être suprême, Père et Créateur de l'Univers, n'a point égard à l'apparence des personnes, qu'il parle au cœur de toutes ses créatures, et que sous quelque forme imaginable qu'elles lui rendent hommage et s'humilient devant lui de cœur et d'esprit, elles trouvent grâce à ses yeux. Puis, s'approchant d'une cassette, qui étoit sous sa main, il en tira une bourse remplie d'or : « Tiens, lui dit-il, en attendant mieux, ceci peut t'être utile demain ».

Olivier, rempli d'admiration et de reconnaissance, retourna au camp avec sa suite, et chemin faisant ainsi que pendant le reste de la journée, fit à l'Officier, qui l'avoit accompagné, le récit de toute sa conversation avec le Bacha ; c'est par lui que ce détail intéressant nous est parvenu.

De retour au camp, après avoir rendu compte au Duc de Lorraine et aux Généraux du peu de succès de sa commission, il leur dit, que cet homme, d'une résolution si ferme et si désespérée, étoit son ancien ami, son compatriote, du même lieu que lui, qu'il avoit sans détour qu'il étoit pénétré de sa grandeur d'âme, de ses qualités éminentes, et très-affecté du sort auquel il prévoyoit que ce brave homme ne pourroit pas échapper.

Il étoit étranger dans les troupes Allemandes, et n'étoit parvenu qu'à force de mérite ; sa vertu et ses talents avoient agité contre lui tous les traits de l'envie ; on chercha à donner une interprétation empoisonnée à des éloges si mérités, et on y réussit ; on osa le soupçonner de perfidie ; on fit plus, on poussa la noirceur jusqu'à laisser transpirer de si odieux soupçons, on les fondoit entr'autres sur une conférence beaucoup trop longue pour n'en avoir rapporté qu'une réponse si courte. Ce bruit sourd perça jusqu'à lui ; en homme sage, qui connoissoit ses devoirs, il dissimula, remettant après l'affaire à éclaircir un fait si important à sa réputation.

Enfin le deuxième Septembre 1686, tout étant préparé d'un côté pour donner l'assaut, et de l'autre pour le recevoir, chacun se rendit à son poste à l'heure indiquée. Jamais place ne fut attaquée avec tant d'ordre et d'impétuosité, ni défendue avec tant d'activité et de courage. On eût dit, que l'âme des Commandans animoit chaque soldat. Les Généraux

déployèrent de part et d'autre tout ce que l'art de la guerre, les grands talents et une longue expérience peuvent fournir de ressources ; chacun d'eux faisoit dépendre sa gloire de cette journée.

Il y avoit une heure qu'Apti Bacha combattoit sur la brèche comme un lion par ses dispositions admirables autant que par la valeur et l'obéissance de ses soldats, qu'il avoit lui-même disciplinés. Les assiégeans avoient toujours été repoussés avec une perte incroyable, lorsqu'enfin on fit avancer un corps de troupes fraîches.

Le régiment du Prince Louis de Baden étoit à la tête de ce corps, soit que ce fût dans l'ordre du service de l'armée, soit que les envieux du Major Olivier voulussent le mettre à cette épreuve ; il étoit observé. Il s'étoit élevé un vent violent, qui emportoit la fumée si bien que l'attaque et la défense étoit à découvert. En avançant au travers du feu de la place il reconnut le Bacha, qui sur la brèche dans ce moment décisif faisoit les fonctions de soldat et de Général. Olivier, froid autant qu'intrépide, ne balançant pas l'amitié avec son devoir, leva les yeux au Ciel, fit des vœux pour son ami, et marcha droit à lui avec sa troupe ; elle fit la décharge presque à bout portant, et dans ce moment funeste il le vit tomber ; son premier mouvement fut de courir à lui, mais lui-même percé de coups tomba sans vie par le feu des ennemis, qui, furieux de la perte de leur Général qu'ils adoroient, firent inutilement tout ce que la valeur aidée du désespoir peut inspirer à une troupe qui n'a plus de choix entre la mort et la victoire.

Cette malheureuse ville, après deux mois et demi de siège, ne tint pas un moment depuis la mort de celui qui l'avoit si bien défendue. Elle fut emportée d'assaut et réduite à toutes les calamités du droit barbare et sanguinaire de la guerre plus cruellement exercé alors qu'il ne l'est de nos jours ; l'esprit Philosophique ayant porté l'adoucissement des mœurs jusques dans l'horreur des combats.

Cet événement, aussi sinistre que remarquable, ayant été connu de toute l'armée, fut inséré dans le journal du siège de Bude, sans quoi il étoit perdu pour nous.

Ainsi périrent par les armes l'un de l'autre ces deux amis vertueux et magnanimes, plus respectables par leur propre mérite que s'ils avoient été décorés de tous les titres et de tout l'éclat qui sont ordinairement une suite du hasard de la naissance.

Belle semaine, au Théâtre. Mardi dernier, *La Baillonnée*, en représentation populaire. Jeudi, *Le Terre-neuve*, 3 actes genre bouffe, de Bisson et Hennequin, et, pour lever de rideau, *L'Étincelle*, de Pailleron. Enfin, hier, vendredi, *Le roi s'amuse*, d'Hugo, par *Silvain*, de la Comédie française. Voilà, certes, une brillante semaine. Quel acteur admirable que Silvain. **Le roi s'amuse**, disaient les journaux, est son triomphe. Ils disaient vrai. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de rendre avec une ironie plus cinglante et plus douloureuse, avec une émotion plus poignante, le personnage de Triboulet. Silvain étoit fort bien accompagné.

Demain, dimanche, *Le Bercaïl*, 3 actes, et *La Grammaire*, 1 acte.

KURSAAL. — La variété incessante de ses spectacles et le soin avec lequel ils sont organisés assurent, à notre Théâtre des Variétés, des spectateurs fidèles et dont le nombre augmente à chaque attraction nouvelle.

Les représentations de Bel-Air ont, à côté de leur attrait, cet avantage particulier que l'on n'y perd jamais le fil. Entrez ou sortez au quart, à la moitié, aux trois quarts du programme, vous êtes tout de suite au courant. Ce n'est pas à dédaigner, à notre époque où il y a disette de loisirs. (Voir aux annonces).

La Toux et la Coqueluche.

L'emplâtre Allcock rend des services inappréciables à toutes les personnes atteintes de toux ou de coqueluche. Dans les cas rebelles il convient d'appliquer l'emplâtre simultanément sur la poitrine et dans le dos. L'Allcock est connu dans le monde entier. Se vend dans toutes les Pharmacies.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.